

LIVRES

ROMANS

Mahi Binebine

Cannibales

Fayard, 1999, 219 p., 95 F

➤ Mahi Binebine est enfant de Marrakech. Après avoir passé plus de treize années en France, il s'est à nouveau exilé. Cette fois, il a traversé l'Atlantique, les Américains manifestant davantage d'intérêt que nos compatriotes pour ses peintures. Après deux romans sur l'enfance marocaine et la mémoire⁽¹⁾, il fait paraître un troisième récit sur une actualité douloureuse et souvent dramatique.

Un vieil adage kabyle dit que *"l'exil est frère de la mort"*. Chaque année, du côté du détroit de Gibraltar, des dizaines de candidats à l'immigration clandestine mesurent la triste pertinence de l'adage. Roman-reportage, *Cannibales* s'ouvre sur une nuit sombre et brumeuse. Face à la mer, sur une plage tangéroise, six hommes, une femme et son bébé, cachés derrière un rocher, attendent les ordres du passeur pour embarquer. Il est formel : *"Un son, un faux pas, et on finira tous au trou ! – Mais de quel*

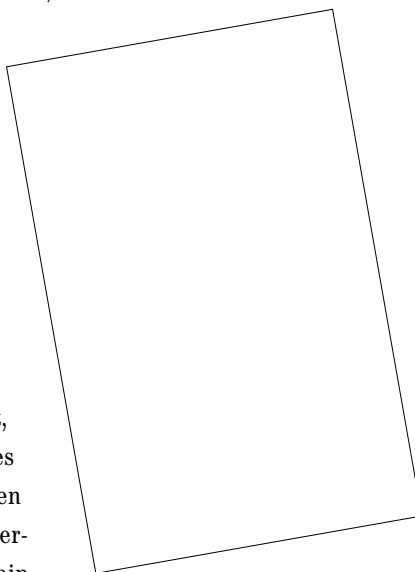
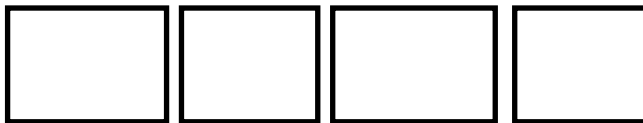
1) - *Le sommeil de l'esclave* et *Les funérailles du lait*, édités chez Stock, voir H&M, n° 1172-1173, janvier 1994.

trou, de quel abîme, grands dieux, pouvait-il bien s'agir ? En était-il de plus profond, de plus ténébreux que celui dans lequel le dénuement nous avait précipités ?", pense l'un d'eux.

Avec réalisme, Mahi Binebine montre le parcours de ces hommes et de cette femme, parcours qui les a conduits à partager le même espoir : traverser le détroit de Gibraltar sur une embarcation de fortune, en bravant les garde-côtes marocains, la mer et la Guardia civil espagnole, pour aller trouver du travail en France ou ailleurs en Europe. *"Resquiller sur le destin (...), lui extorquer une vie nouvelle, un bout de vie nouvelle. Meilleure"*.

Plus rien ne les retient sur la terre africaine. L'Algérien, ancien instituteur de Blida, fuit les massacres islamistes qui ont décimé sa famille. Pafadnam, l'un des deux Maliens, en est à sa troisième tentative. Pour arriver là, il a déjà traversé le désert, deux frontières, plusieurs barrages de gendarmerie et, véritable *"exploit"*, les champs de mines qui, en raison de la guérilla, verrouillent le Sud marocain.

Azzouz, le narrateur, est le seul de sa fratrie, huit frères et sœurs, à avoir fait des études grâce à l'aide de son instituteur, M. Romanchef, et de sœur Bénédicte qui, trois années durant, l'accueillit au sein de son institution caritative. Ce "fils du pauvre" marocain ne s'est pas remis de la mort de sa bienfaitrice. Sa disparition a sonné la fin de ses ambitions scolaires. Il héberge Réda, comme lui originaire de la Tassaout. Réda a fui la misère et un terrible drame familial. Apeuré, honteux, malchanceux (*"La guigne, il la portait depuis toujours au tréfonds de ses tripes."*), Réda retrouve auprès d'Azzouz cette protection qu'enfant déjà il recherchait auprès



de son compagnon. C'est un autre drame, une autre solitude que Youssef, Marrakchi aux origines berbères certaines cherche à fuir. Quant à Nouara, elle part avec son nouveau-né à la recherche de son mari, émigré en France et qui, depuis près d'un an, n'a plus donné signe de vie.

L'attente est angoissante. Le groupe redoute le passage d'une patrouille, les aboiements d'un chien, les pleurs du bébé qui pourraient attirer l'attention et jusqu'au silence du passager qui se refuse à fournir la moindre explication. Tandis qu'ils attendent, l'auteur revient sur chacun, explique ce qui pousse les uns et les autres à cette aventure dangereuse, décrit avec véracité les différents chaînons de cette filière clandestine.

La traversée est périlleuse, désespérée. Quand ce n'est pas la mort qui est au rendez-vous, c'est, pour des milliers de ces voyageurs de la nuit, la Guardia civil. Pourtant, certains arrivent à passer. Ils doivent alors faire face à un autre péril : la lente et traumatisante dépossession de soi. Le processus cannibale qui chaque jour arrache une partie d'eux-mêmes à ces hommes condamnés à se terrer comme des rats et à tomber sous le joug d'employeurs bien peu scrupuleux. L'expérience est rapportée par Morad, alias Momo, qui a vécu dix ans en France et qui est

hanté par un terrible et récurrent cauchemar, l'un des moments forts du roman. L'exil est bien frère de la mort, une mort qui a commencé sur la plage, en cette nuit sombre et brumeuse ou chacun a brûlé ses papiers d'identité "pour apprendre à devenir invisible, à se fondre dans la foule, à raser les murs, à éviter de fixer les gens, à n'adresser la parole à personne, à enterrer son amour-propre, à fermer son cœur aux vexations et aux brimades (...), apprendre à s'effacer, à n'être personne : une ombre noyée dans la masse, un chien couchant, un simple ver de terre, voire un cafard. Oui, apprendre à être un cafard." ❀

Mustapha Harzoune

Albert Cossery

Les couleurs de l'infamie

Éd. Joëlle Losfeld.

coll. "Domaine français".

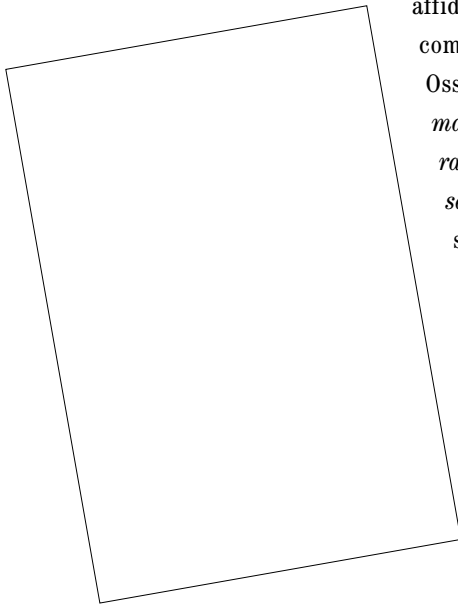
1999. 147 p.. 85 F

➤ Ouvrir un livre d'Albert Cossery et laisser le piège se refermer. Il aura fallu attendre une quinzaine d'années pour retrouver ce plaisir et se glisser avec délectation dans les filets du plus parisien des écrivains égyptiens. Peu prolifique – en un demi-siècle, il publie là son neuvième livre – mais exigeant, il peaufine ses écrits et sa langue au point d'en faire un objet d'intérêt en soi. Ceci expliquant sans doute cela. Le style, où dia-

logues et narrations alternent et se renforcent, évacue toute fausse complexité, toute esbroufe lexicale. Point d'obstacle ici. Le lecteur n'a plus qu'à se laisser porter par le flux serein et ô combien maîtrisé d'un texte qui refuse d'accueillir les modes et autres lieux communs idéologiques et distille une éthique tolérante et joyeuse, insolente aussi mais expurgée de tout ressentiment.

Dans ce dernier roman, on retrouve les thèmes favoris d'Albert Cossery : persifler la société et sa morale, démasquer l'hypocrisie des nantis, humour et détachement face à l'absurdité d'une société prétendument policée, description des plus humbles et des miséreux... Comme à son habitude, l'intrigue est simple et le talent de l'écrivain, bien plus que du romancier, est d'amener le lecteur à la phrase finale.

Ossama, modeste voleur, se débrouille pour "survivre dans une société régie par des forbans sans attendre une révolution hypothétique". Il y a quelques années encore, il rêvait de "supprimer la plupart de ces salauds". À présent, il voudrait les voir vivre longtemps "parce qu'il [le] font rire". Ses larcins sont considérés depuis toujours et sous toutes les latitudes comme "une offense à la règle morale des nantis", "sans doute parce que



d'un rendement limité", à la différence des sommes engrangées par les voleurs "légalistes" que sont "ministres, banquiers, affairistes, spéculateurs ou promoteurs immobiliers".

C'est à la sortie du "Club des notables" qu'Ossama déleste un riche promoteur immobilier de son portefeuille. Or, le volé défraie la chronique judiciaire cairote depuis quelques jours. Soupçonné d'avoir fraudé sur les matériaux utilisés, il serait responsable de la mort de cinquante locataires d'un immeuble construit par son entreprise. Dans le portefeuille, le fringant et par là même insoupçonné Ossama découvre une lettre à en-tête du ministère des Travaux publics, dans laquelle un complice, le propre frère véreux du ministre, pris de panique, prévient son

affidé qu'il ne faudra plus compter sur lui désormais. Ossama "tenait entre ses mains une bombe et il ignorait comment la faire exploser". Il s'en ouvre à Nimr, son maître dans la profession, à qui il doit l'essentiel de son enseignement et notamment d'avoir "compris que le seul moteur de l'humanité était le vol et l'escroquerie, c'est ça la vraie intelligence".

Tout deux se rendent chez Karamallah, un ancien prisonnier politique qui a connu le privilège de séjourner dans les mêmes geôles que Nimr. Ossama n'est pas très chaud, il se méfie "de la plupart de ces révolutionnaires. Ils finissent toujours assagis défendant cette même société qu'ils vilipendaient dans le passé." Il finira tout de même par se rendre à l'avis de son compagnon.

Karamallah promène sa désinvolture, son regard désabusé et ironique sur le monde des vivants dans la Cité des morts, très exactement dans le mausolée familial par lui aménagé. C'est dans ce "refuge" que l'original révolutionnaire poursuit son combat contre "les agents patentés de l'imposture". Avec lui, les deux détrousseurs sauront comment, et avec humour, utiliser au mieux cette lettre et

"découvrir la face ignoble et grotesque des puissants de ce monde".

Ainsi, Nimr et Ossama mesureront la pertinence de Karamallah quand il affirme qu'on "apprend toujours quelque chose en côtoyant l'infamie" et le lecteur, une fois dévoilées "les couleurs de l'infamie" pourra alimenter "le seul temps précieux [qui est] celui que l'homme consacre à la réflexion. C'est une de ces vérités indécentes qu'abominent les marchands d'esclaves". ❀

M. H.

Édouard Glissant

Sartorius,

le roman des Batoutos

Gallimard, 1999,

370 p., 130 F

➤ On ne présente plus Édouard Glissant. Son œuvre abondante et protéiforme (romans, poèmes, pièces de théâtres, essais, etc.) fait de lui l'écrivain le plus prolifique des Antilles françaises. Mais c'est en tant que théoricien de la créolisation qu'il s'est rendu célèbre. Quand il publie en 1956 son premier essai, *Soleil de la conscience*, une méditation poétique sur sa première rencontre avec le paysage français, Édouard Glissant se rend vite compte que ce paysage (la neige par exemple) lui est tout à la fois proche et étranger. Proche, parce qu'il est un Français comme les autres et possède

par conséquent une certaine culture de la géographie française ; lointain, parce que ce paysage ne lui parle pas comme il parlerait à un Normand ou à un Bordelais. Ce choc lui fait prendre conscience de son identité antillaise, ce qui l'amène, dans *L'intention poétique* (1969), à s'intéresser davantage à l'histoire.

En relisant les philosophes qui se sont intéressés à cette discipline, Glissant s'aperçoit qu'il a été, en tant que descendant d'Africains, relégué à la périphérie de l'histoire universelle par Hegel. Sur le plan strictement littéraire, il constate avec stupeur que l'épopée, cette littérature de la conscience d'une communauté, est une conscience qui exclue, dans la mesure où elle rassemble tout ce qui est identique et rejette tout ce qui n'est pas de la commu-

nauté. Fort de cette expérience, il propose à son tour ce qu'il appelle une "poétique de la relation". C'est dans cet esprit qu'il a conçu son dernier roman, *Sartorius, le roman des Batoutos*. Il y retrace l'histoire d'un peuple invisible, les Batoutos, issu de l'Afrique centrale. Il s'agit d'une communauté d'avant

la traite. Elle aurait survécu à toutes les persécutions justement parce qu'elle est invisible. En mettant en scène une telle communauté, Édouard Glissant entend combattre par la fiction les prétentions des peuples qui veulent être trop visibles, qui veulent conquérir les autres. À ce titre, ce roman est une "digenèse"⁽¹⁾.

Cette manière assez originale de concevoir l'épopée appelle une structure narrative moins conventionnelle. Construit comme une suite de contes, le

1)- "J'explique ce que je nomme digenèse : c'est une origine, mais une origine qui n'est pas essentialiste. Elle ne vous donne pas le droit de propriété sur votre terre ou sur celle des autres. Les genèses donnent le droit de conquérir. Quand on pense que votre terre vous a été donnée par Dieu, on pense automatiquement avoir le droit d'aller conquérir la terre de l'Autre." In *Africultures*, n° 22, novembre 1999, p. 70, propos recueillis par Eric Libong.

2)- Nathalie Sautel, "Sartorius", *Le Magazine littéraire*, n° 382, décembre 1999, p. 68.

dernier roman de Glissant alterne allégrement le récit mythique du livre avec diverses interventions de ses amis (Sartorius, directeur de l'Institut Goethe et trésorier du parlement des écrivains à Strasbourg), de gens rencontrés au cours de ses nombreux voyages à travers le monde (Abdourahman Waberi, Joël des Rosiers, etc.), ou encore de personnages de ses romans antérieurs (Mathieu Beluze, Marie Celat). Il y a dans cette manière de mélanger le réel et l'imaginaire une volonté de transcender l'espace-temps, comme le signale bien Nathalie Sautel⁽²⁾. De ce fait, et sous bien des aspects, on pourrait qualifier le dernier roman de Glissant de borgésien. *

Boniface Mongo-Mboussa

Loys Masson

Le notaire des Noirs

André Dimanche.

2000. 183 p., 109 F

➤ La réédition du cinquième roman de Loys Masson – publié pour la première fois en 1961 – est l'occasion de redécouvrir l'écrivain et poète mauricien. Né en 1915 dans l'ancienne île de France, Loys Masson n'y a passé que la moitié de sa vie, puisque c'est en 1939 qu'il a rejoint Paris, où il est mort en 1969. Si l'ancien résistant et rédacteur en chef des *Lettres françaises* a écrit quelques poèmes durant sa jeunesse mau-

ricienne, c'est en France qu'il a produit l'essentiel de son œuvre, dans laquelle la mer et l'insularité tiennent une place importante, particulièrement dans ce *Notaire des Noirs*. Rédigé à la première personne, ce roman est un récit, une douleur que nous conte un notaire blanc qui a pour clients des Noirs, signe de déchéance sociale dans la société cloisonnée mauricienne. Mais ce destin médiocre est pour lui un symbole d'amour pour un enfant mort.

Lorsque le petit André arrive dans sa vie, un jour de janvier 1928, le narrateur n'est encore qu'un jeune clerc effacé qui se trouve trop à l'étroit dans sa veste. Il vit et travaille avec son oncle, le notaire Émile Galantie, vieil homme aride au regard bleu et à la paupière sèche, un notable de Port-Louis qui a sauvé le père d'André de la prison et l'a envoyé à Madagascar pour couper court au scandale. La mère, elle, a depuis longtemps disparu dans la nature. Un pensionnat pour enfants blancs impliquant des dépenses que le notable répugne à engager pour ce fils d'alcoolique, le petit garçon ira vivre avec les Galantie ; le jeune clerc sera son précepteur ; il s'attache aussitôt à l'enfant comme s'il s'agissait de son propre fils.

L'arrivée d'André révèle les frustrations des êtres qui l'entourent. Chacun, inconsciemment,

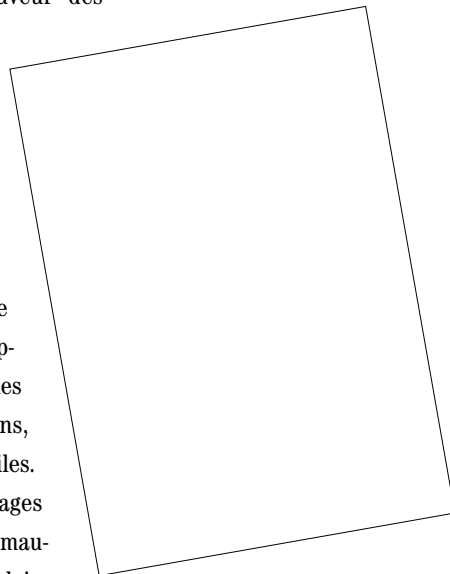
se sert de lui pour se venger des autres ou de la vie, en enlevant à chaque fois au gamin un peu de ses rêves, ses rêves qui seuls le maintiennent en vie. Chaque déception, chaque confrontation à la réalité est un pas vers la mort. Le clerc en prend conscience mais ne peut lutter, pris entre l'égoïsme de son amour pour l'enfant et sa passion sexuelle pour une femme mûre, Aline.

La population de couleur, présente en arrière-plan, sert trop souvent de faire-valoir aux Blancs : aux charitables bénévoles qui ne viennent en aide aux Noirs affamés par les cyclones que pour mieux fustiger la "*race de Caïn*" (*sic*), progresser socialement, arranger des mariages ou s'acheter une conscience ; au père de l'enfant, pâle alcoolique vaguement syndicaliste dont le fils attend le retour en révolutionnaire sauveur des Noirs. Le destin d'André et celui des Noirs sont liés par ce père idéalisé. Le sauveur ne viendra pas.

À la moiteur de l'île, à la mer, symbole de tous les possibles, s'oppose la sécheresse des cœurs, des relations, des mariages infertiles. Aucun des personnages n'est foncièrement mauvais. Mais la vie insulaire,

les rapports sclérosés et la peur de la souffrance les ont asséchés, renfermés en eux-mêmes. On ressent ici toute la pesanteur d'une société mauricienne dans laquelle chaque groupe – Blancs, mulâtres, Indiens – s'est replié sur lui-même, mettant fin aux métissages si courants pendant le premier siècle de colonisation de l'île.

Face à la grisaille des êtres, la nature apporte des bouffées de couleurs, d'odeurs et de sons ; les oiseaux y sont le symbole de l'innocence. Loys Masson est avant tout un poète, et ce roman a une forte dimension poétique. La relation père-enfant n'a jamais été évoquée avec autant de tendresse et d'amour, et la beauté de la langue est à la mesure de la tristesse de ces destins, de ces vies gâchées... "*Vieilles, vieilles eaux. Que gagne-t-on à les remuer ? L'oi-*



seau de la Vierge niche dans le jacaranda et ramène la jeunesse au monde. Mais non pas la mienne. Elle fut trop brève pour jamais ressusciter.” ✱

Marie-Pierre Garrigues

Jean Pélégri

Les étés perdus

Seuil, 1999.

477 p., 130 F

➤ Mouloud Feraoun, parlant des écrivains de l'école d'Alger et tout particulièrement de Camus, disait : “... *ni Moussy ni même Camus malgré sa générosité ne connaissent l'Algérie profonde, ni presque tous les autres n'ont pu venir jusqu'à nous suffisamment pour nous connaître*”. Pélégri, pied-noir lui aussi, venu à l'écriture “*par hasard*”, n'est pas et n'a jamais été de ceux-là. Il ne reconnaît d'ailleurs pas cette école d'Alger qui, selon lui, serait bien plus modestement “*une littérature*

régionaliste sur des particularités locales”.

Jean Pélégri est atypique. Né en 1920 dans une famille implantée en Algérie depuis 1841, ce fils de colon n'a pas eu à choisir entre son père et la justice. Au sein de la ferme paternelle, les deux communautés ne s'ignoraient point. Bien au contraire. Dès l'enfance, Jean Pélégri a baigné dans un concentré d'une Algérie plurielle et fraternelle. Son attachement à la terre algérienne, son engagement en faveur de l'indépendance, la fraternité qui le lie aux Algériens, sa fidélité aussi aux valeurs et à un code de conduite légués par son père plongent leurs racines dans cette expérience humaine davantage que dans un cheminement intellectuel.

Partageant cette distinction avec le même Feraoun, Jean Pélégri est aussi atypique parce que l'homme et l'écrivain ne font qu'un. Son œuvre est l'exact reflet de cette expérience, de cette éducation matricielle. *Les étés perdus* sont le roman de cette éducation. Récit dense qui concentre en près de cinq cents pages plus de 25 ans d'histoire : l'Algérie coloniale des années trente, la guerre et le retour dans un pays où pointe la grande “*déchirure*”. Récit

admirable, parfaitement maîtrisé où le lecteur, malgré le nombre des personnages, malgré les tours et les détours des existences, ne perd jamais pied. À travers l'itinéraire de Pierre Montéga, Jean Pélégri a écrit une fresque romanesque, subtile et profonde, dont la portée est universelle. Ce qui n'est pas pour surprendre de la part du plus fraternel des écrivains algériens. ✱

M. H.

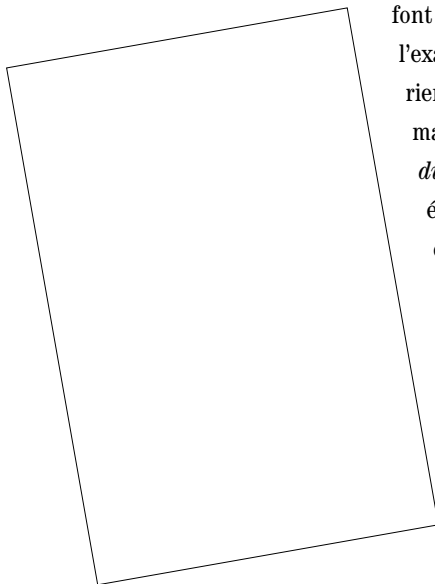
Nourredine Saadi

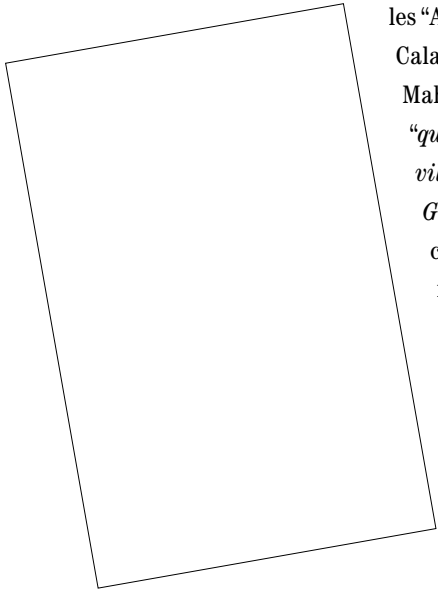
La maison de lumière

Albin Michel, 2000.

320 p., 120 F

➤ Brasser en quelque 300 pages l'histoire de l'Algérie depuis la période ottomane jusqu'à nos jours à travers l'histoire d'une demeure algéroise, telle est la difficile tâche à laquelle s'est attelé le sociologue algérien pour son deuxième roman. Des esprits chagrins trouveront certainement que l'auteur enjambe allégrement les siècles et les événements historiques ou que le récit pêche par une intrigue par trop dépouillée, du moins jusqu'à la période contemporaine qui voit des existences prendre corps, des destins se croiser, des vies se mêler. Une telle lecture serait injuste. Primo, Nourredine Saadi aime écrire. Le plaisir certain que l'universitaire prend à conter se communique au lecteur. D'autant plus que par rapport à





son premier roman⁽¹⁾, le style s'est allégé, épuré. Saadi a laissé de côté un vocabulaire trop riche et trop savant. Libéré de son corset lexical, le récit devient plus fluide.

Secundo, ce qui historiquement intéresse Nourredine Saadi, ce n'est pas une recension méticuleuse et exhaustive des faits et personnages qui ont marqué les quelque cinq derniers siècles. À travers l'histoire d'une demeure mauresque, *La maison de lumière* montre la richesse humaine et le potentiel d'amour – mais aussi de haine – que renferme la terre algérienne.

Pour construire la maison voulue, rêvée par le vizir du dey d'Alger, affluent de leurs douars, de leurs mechtas, de leurs campements ou de leurs montagnes les "Cabayles", les "Boussaabis",

1) - *Dieu-le-fit*, Albin Michel, voir *H&M*, n° 1207, mai 1997.

les "Aghouatis" mais aussi les Calabrais, les Sardes, les Mahonais, les Morisques "qui traînaient de ville en ville depuis Cordoue ou Grenade (...)". Ensemble, ces fragments de ce qui n'est pas encore un peuple bâtissent pour le compte du Turc la maison que l'on nomme alors "Miroir de la mer" et qui deviendra plus tard "Miramar". Au fil des siècles,

une famille kabyle, les Aït Ouakli, restera attachée à cette demeure, elle l'entretiendra, génération après génération. Ses morts y reposeront à l'ombre d'un palmier. Mémoire et fondement de cette maison, les Aït Ouakli forment aussi la trame de son histoire, c'est à eux que revient le privilège d'en rapporter l'histoire. La symbolique est claire. Elle n'est pas la seule de ce roman généreux, à l'image sans doute de la terre algérienne.

Miramar sera transformée en caserne pendant la conquête coloniale avant d'être achetée par un marchand juif puis par un général français. Elle accueillera l'amour caché qui unit Rabah, le dernier descendant des Aït Ouakli, et Blanche, la petite-fille du général revenue chez elle en 1970 car, comme le dit Rabah, "chaque Algérie est le souvenir intime, personnel,

unique de celui qui la vit. Ainsi tout pays n'est que plurielle polyphonie".

Cette Algérie n'est pas celle qu'entendent bâtir ceux qui, en cette fin de siècle, sèment la terreur et la haine par le meurtre et la barbarie. "Ce sont les tombes qui écrivent l'histoire", constate amèrement Rabah qui déjà voit Miramar ressembler à "un miroir qui [perdrait] progressivement son tain". C'est sur une terrible et bouleversante réalité que se referme le roman de Nourredine Saadi. Le visage désespéré et effrayant d'une Algérie transformée en un vaste mensonge et dont l'horizon s'obscurcit. ✱

M. H.

RÉCITS

Isabelle Idali-Demeyere
Ahouach. Quatre saisons
chez les Berbères
L'Aube.
coll. "Carnet de voyage".
1999, 216 p. 92 F

➤ Journaliste à *La voix du Nord*, Isabelle Idali-Demeyere s'est offert l'espace d'une année un dépaysement total, l'expérience d'un ailleurs qui lui a permis de découvrir une autre civilisation et de s'interroger sur son propre rapport au temps et aux autres. Il lui a suffi pour cela de traverser la Méditerranée et de poser sac à dos et car-

nets de voyage en pays berbère marocain. Dans le Haut Atlas central, à quelque quatre-vingt kilomètres au sud de Marrakech très exactement. Certes, le récit paraît parfois un peu plat et linéaire (on sent la prise de notes) et le regard empreint d'exotisme, mais l'auteur témoigne là d'une belle rencontre humaine. Son récit permet au lecteur de voyager à bon compte et ouvre de nouveaux horizons à celles et à ceux qui, une fois le livre refermé, ne manqueront pas d'aller inscrire leurs pas dans les traces encore fraîches laissées par la journaliste.

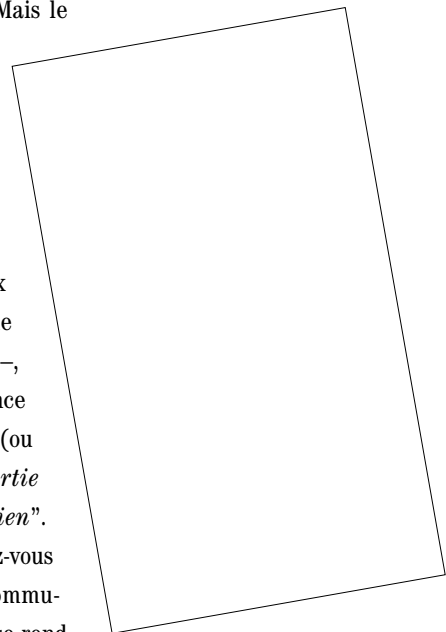
Ce carnet de voyage sera utile pour découvrir l'une des plus anciennes civilisations, mais aussi l'une des plus méconnues, oubliées, voire occultées. Elle décrit les faits et gestes quotidiens qui rythment la vie du village et s'attache à nommer en berbère – tamazight ou tachelhit – les préparations culinaires, les fêtes et autres rites. La vie est rude sur les flans de cette chaîne montagneuse où domine le point culminant de l'Afrique du Nord (4 167 m) et les comportements s'en ressentent (*“arrêter de travailler n'est pas berbère”* et *“se reposer ici est une marque de faiblesse”*), de même que les rapports sociaux marqués, certes, par l'entraide et la solidarité (*tiwizi*) mais aussi par la –

pesante – cohésion du groupe (*“la vie de chacun est l'affaire de tous”, “s'isoler n'est pas inscrit au registre des comportements sociaux habituels”*). Pourtant, de nouvelles aspirations individuelles émergent. À commencer par ces femmes qui, refusant les grossesses à répétition, demandent la pilule à Isabelle Idali-Demeyere, qui prodigue déjà soins et médicaments d'urgence.

Au milieu de ces Berbères du Haut Atlas, Isabelle Idali-Demeyere réapprend à vivre l'instant, *“à ne rien attendre du lendemain”*. Point d'attitude mystique ici, seul le pragmatisme imposé par des conditions de vie difficiles dicte ce rapport au temps que certains en Europe cherchent à redécouvrir dans des dojos, retraites monastiques et autres stages estivaux en Provence. Mais le sacré ici est omniprésent. Il est dans les gestes les plus anodins, dans les rites propitiatoires, dans le culte des saints locaux – qui provoque le courroux de certains gardiens de l'orthodoxie musulmane –, ou encore dans la croyance en l'existence de *jnouns* (ou démons) qui sont *“partie intégrante du quotidien”*. Après les grands rendez-vous festifs, religieux et communautaires de l'été, elle se rend

à l'automne dans le Siroua voisin pour participer à la cueillette du safran, réputé soigner les rhumatismes et même l'impuissance sexuelle.

Le livre contient quelques commentaires incertains (sur les données linguistiques ou sur la question berbère au Maroc), voire des inexactitudes et confusions (sur les calendriers berbère et musulman, page 204). Il faut sans doute laisser à l'auteur le temps d'aller plus loin dans la rencontre. On aura moins d'indulgence pour cette attitude qui consiste à encenser ces Berbères avec moult superlatifs, pour ensuite – après une année de présence – s'en détourner avec autant d'exagération par l'aveu de *“son dégoût pour ce pays”*. Qui trop embrasse mal étreint. Il serait utile, avant de partir à la rencontre d'une autre



civilisation, à commencer par la civilisation berbère, d'avoir présente à l'esprit cette phrase de Mouloud Feraou : *“Nos gens sont comme ça. Excusez-les, ils ont les deux pieds sur la terre comme d'autres gens en Bretagne, au Poitou ou ailleurs n'est-ce pas ? Après tout, nous sommes des hommes comme tout le monde, avec nos misères, nos disputes, nos passions, nos jalousies, mais aussi notre patience, qui n'est pas résignation, ni fatalisme.”*

Gageons que l'auteur, qui a épousé un Berbère et mis au monde une fille qu'elle a prénommée Léa-Zahra, saura apprendre non seulement la patience mais aussi le sens de la mesure et le poids des mots. Une qualité bien berbère elle aussi. ❀

M. H.

Thierry Jonquet
**Jours tranquilles
à Belleville**
Éd. Méréal.
coll. “Black Process”.
1999. 178 p., 89 F

➤ Un jour, il y a ce constat, simple et inquiétant : en prenant avec son fils le métro à Belleville, Thierry Jonquet n'est pas rassuré et ne lui lâche pas la main. C'est qu'une *“violence poisseuse”* s'est installée dans cette station. *“Peu spectaculaire mais obsédante, banalisée au fil des ans, elle fait réellement peur.”* L'auteur de ces lignes ne pensait

pas devoir un jour éprouver ce sentiment dans ce vieux quartier populaire de Paris, si souvent décrit comme un modèle de cohabitation multiculturelle, qu'il habite depuis le début des années quatre-vingt.

Même si certains chapitres relèvent du genre, *Jours tranquilles à Belleville* n'est pas le dernier polar de Thierry Jonquet, l'un de nos plus talentueux et prolifiques auteurs de romans policiers. Il est le journal de bord d'un habitant du nord-est parisien de cette fin de siècle, une manière de “choses vues” à Belleville qui le désespèrent souvent mais ne le rendent jamais résigné. L'amertume, la honte, la colère qu'exprime ici l'auteur, confronté quotidiennement à la dégradation des relations sociales comme des murs mêmes des cités d'habitation et de leur environnement, sont le fruit d'observations anciennes et précises, parfois même de véritables enquêtes. Ainsi, quand Thierry Jonquet nous apprend que les responsables d'une librairie islamiste se livraient au trafic de drogue à grande échelle dans le temps même où ils affichaient leur morale obscurantiste ; ou encore lorsqu'au terme de trois jours d'attention minutieuse et d'un appel téléphonique au commissariat du quartier, il réussit à faire arrêter un dealer qui agissait impunément, en plein jour, sous ses fenêtres.

Pour légitime que fut cette intervention citoyenne auprès de fonctionnaires de police, elle tirailla quelque peu la conscience du “militant antiraciste encarté” tel que se définit lui-même Thierry Jonquet. C'est que le dealer en question – *“Inutile de tourner autour du pot”*, avait dit le policier – était arabe. Quelques jours après, l'humaine réserve de Thierry Jonquet devant la dénonciation devenait dans le regard ou les propos de certains de ses amis une sérieuse gêne confinant à la réprobation “politique” devant ce qui ne pouvait leur apparaître que comme une délation injustifiable. *“Mais que devais-je faire ?”* plaide le citoyen Jonquet. *“Aller affronter seul le dealer et ses complices ? Convaincre quelques voisins de lever une milice ? Je me méfie de la ‘justice populaire’ et préfère ‘inviter’ la police à faire son travail quand il y a urgence”*. Au reste, on peut se demander si le fait de considérer d'abord l'origine géographico-culturelle d'un délinquant avant de porter un jugement sur ses actes et d'en tirer les conséquences sur le plan de la sécurité des biens et des personnes ne relève pas d'un comportement néo-raciste qui s'ignore. Après tout, la vulgate raciste “classique” se focalise également sur l'origine de nombre de délinquants pour en tirer la conclusion que “arabe

égale délinquance et insécurité". Même si, bien entendu, la petite "pègre en gestation" n'est pas seule responsable de l'actuelle situation faite, avant tout, de chômage persistant, de cités à l'abandon et de discrédit du politique, "il est illusoire, voire criminel, de se voiler la face au nom d'un angélisme anti-raciste et de laisser pourrir la situation", avertit encore Thierry Jonquet.

Parce qu'il est fidèle à ses engagements, parce qu'il considère à juste titre que la violence – de plus en plus violente et gratuite –, l'intimidation, l'insulte, le crachat, la saleté, le rejet raciste d'où qu'il vienne ne peuvent tenir lieu d'idéal de vie pour qui que ce soit, pas même pour les membres de "la bande à nique-ta-mère", parce qu'il est, en père et citoyen responsable, légitimement inquiet de l'état de

la cité et du monde que nous allons léguer à nos enfants, Thierry Jonquet lance un cri d'alarme aux accents parfois désespérés, jamais complaisants, souvent courageux, et dans un style limpide, éclatant, ciselé : "Ressaissons-nous ; ne laissons pas la violence, la bêtise, la veulerie, la médiocrité nous envahir, qu'elles soient le fait de puissants (ou que l'on tient pour tels) ou de faibles (ou qui se présentent comme tels)." Autre sujet d'inquiétude, la présence de plus en plus visible de "fous de Dieu" de toutes confessions. Certes, écrit l'auteur, "tout se passe dans le calme... pour le moment".

D'autres photographies d'un Belleville en mouvement témoignent de l'attachement affectueux que l'écrivain – et avec lui nombre de Bellevillois – continue néanmoins d'éprouver pour ce quartier et son histoire. Une photographie véritable tient d'ailleurs une place particulière dans ce récit : celle, rituelle, des dix-neuf élèves de la classe fréquentée par le fils de l'écrivain. Judicieusement, le livre s'ouvre et se clôt sur son évocation. Encadrant l'ensemble des autres portraits vivement brossés (ah ! Celui, gentiment moqueur, des cadres décalés de la CFDT, dont le siège fait

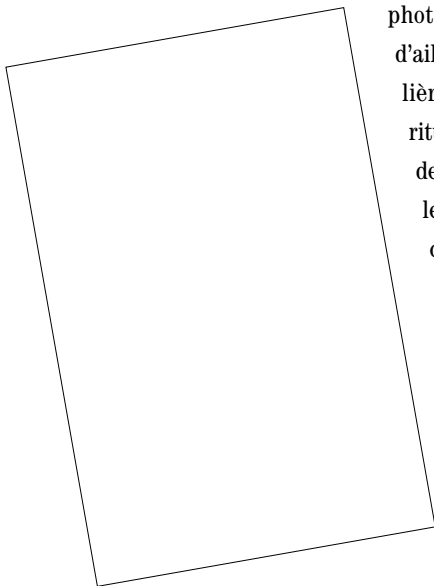
l'angle de la rue de Belleville et du boulevard de la Villette...), cette photo de classe illustre de manière emblématique tout à la fois la promesse et la crainte de nouveaux "jours tranquilles à Belleville", selon l'interprétation malgré tout optimiste ou, tout compte fait, ironiquement pessimiste qu'on en saura donner à l'avenir. *

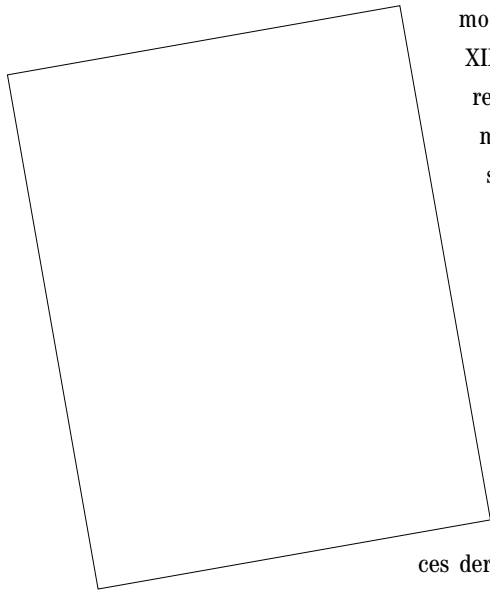
Alain Seksig

HISTOIRE

Les étrangers en France
Guide des sources d'archives
publiques et privées
(XIX^e-XX^e siècles)
 Coédition association
 Génériques - direction
 des Archives de France.
 1999, trois tomes

➤ L'histoire de l'immigration est aujourd'hui un domaine de recherche à part entière, affirme Saïd Bouziri, président de l'association Génériques, dans l'introduction de ce volumineux *Guide des sources d'archives publiques et privées (XIX^e-XX^e siècles)*, en trois tomes impressionnants comme des dictionnaires. D'après lui, le retard français aurait été comblé en à peine vingt ans. Michel Dreyfus, historien et président du Centre d'études et de documentation sur l'émigration italienne, auteur d'un autre avant-propos pour ce même guide, suggère





même qu'il devrait donner un second souffle aux recherches sur cette histoire de l'immigration qui a connu un grand essor dans les années quatre-vingt. Dans la foulée des commémorations marquant le bicentenaire de la Révolution française, l'association Génériques s'était déjà illustrée en présentant l'exposition "France des étrangers, France des libertés" sur le toit de la Grande Arche de la Défense en 1990. Il s'agissait alors de découvrir l'histoire des communautés immigrées à travers leur presse, notamment des journaux et des revues publiés dans les différentes langues nationales. Au-delà de l'importance accordée à la situation politique ou économique du pays d'origine, il apparaissait que l'histoire des migrants et celle du mouvement ouvrier en France sont inextricablement entremêlées, et cela depuis au

moins le milieu du XIX^e siècle. La recherche de documents à différentes sources pour mieux comprendre cette histoire a alors buté sur l'état des archives de l'immigration : nombreuses et diversifiées, très dispersées aussi,

ces dernières souffraient pour le moins d'un manque de valorisation et d'une traçabilité aléatoire. L'association s'est donc consacrée, depuis 1992, au recensement des archives publiques et privées pour tenter de restituer ce patrimoine commun largement inexploité parce que difficile d'accès. Ainsi, 96 départements ont été prospectés et toutes les archives territoriales de 1800 à 1962 telles que conservées dans les centres d'archives départementales et communales ont été cotées, de même que des archives d'associations, de syndicats, d'entreprises et d'autres fonds privés. Gage de sérieux méthodologique et scientifique, la conduite de ce travail d'inventaire a été dirigée par une équipe de chercheurs, en association avec la direction des Archives de France. L'ensemble est impressionnant et, de part son aspect *listing* des départements, villes, villages et

lieux-dits, il ne se prête guère au commentaire d'une lecture en diagonale. Pour apprécier ce guide, il faudra sans doute le tester à l'usage, en consultant effectivement les archives référencées lors des recherches à venir des uns et des autres. En attendant, on ne peut s'empêcher, par pure curiosité, de s'attarder au hasard des pages sur tel ou tel événement, relaté sous des intitulés d'une raideur toute administrative, suintant une volonté maniaque de contrôle des étrangers. Morceaux choisis : *"Isère : Recensement des nègres, mulâtres et gens de couleurs des deux sexes qui se trouvent à Grenoble (29 octobre 1807). "Pyrenées orientales : Arrêté du préfet autorisant Blaise Luquesi, Italien d'origine, à vendre des médailles et statuettes et Giacomo Girolami, figuriste natif de Toscane, à vendre des médailles en lave du Vésuve à l'effigie des rois de France et hommes célèbres (18-25 janvier 1855). Camp de Rivesaltes : installations, travaux et plans (1941). "Vendée : Arrestations de Juifs étrangers : note du préfet donnant l'ordre de faire transférer à Drancy les Juifs internés à l'hôpital (...), opération de police contre les Juifs (1941-1944). Enquête de police sur les mariages entre étrangères et prisonniers rapatriés (1945-1947)."*

“Seine-et-Oise : Activités communistes et syndicales. Rapport sur Kovac, secrétaire du comité intersyndical hongrois (25 juillet 1925). Réunion privée d’ouvriers italiens à Mantes (5 janvier 1925), comité d’action des ouvriers algériens, tunisiens et marocains d’Argenteuil et de Bezons : distribution de tracts en arabe et en français en vue d’une réunion le 12 juin (tracts saisis sur le Marocain Ali Ben Ahmed)”...

Il reste que les sources semblent bien inégales selon les régions et les départements. Driss El Yazami, délégué général de Génériques, en convient. S’appuyant sur le travail déjà accompli, il entend approfondir l’inventaire des sources existantes et caresse l’espoir d’étendre les recherches à l’Europe. Il aimerait aussi impulser la prospection d’archives sur d’autres supports, notamment audiovisuels. Ce suivi devrait permettre la publication d’un quatrième volume. En attendant, Génériques voudrait encourager les personnes privées et les groupes ou associations à déposer leurs archives dans les centres publics d’archivage pour en renforcer le volet immigration, et pour un plus large accès aux données. Difficile pourtant de se dessaisir d’archives personnelles ou familiales. Pour convaincre les récalcitrants, il faudra sans

doute démontrer l’importance de la démarche en optimisant l’usage du nouveau guide, afin d’explorer plus avant des périodes ou des aspects de l’histoire des immigrés encore peu ou pas documentés. C’est aussi cela “la stratégie de la mémoire sur le vif” préconisée par Génériques. ✱

Mogniss H. Abdallah

Sahar Amer
Ésope au féminin : Marie de France et la politique de l’interculturalité

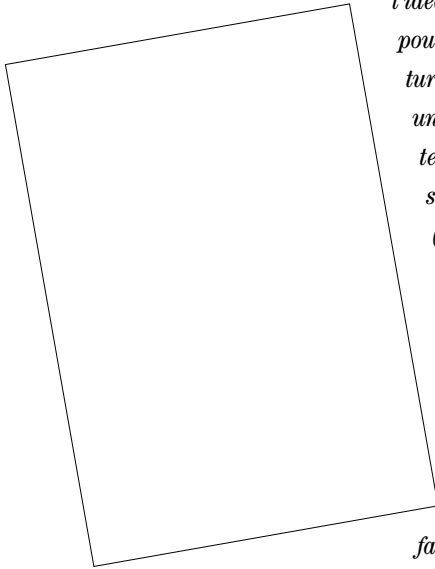
Rodopi, coll. “Faux titres”, 1999, 245 p.

➤ Dans son dernier livre, *L’Orient en Occident*, publié l’année dernière aux éditions du Seuil, Jack Goody démonte un à un tous les mythes qui considèrent l’Europe comme porteuse de la modernité par opposition à un Orient figé. Il estime que cette glorification de l’Occident par lui-même, avec comme corollaire le dénigrement de l’Autre, s’opère au début de l’ère capitaliste, c’est-à-dire au début du XVI^e siècle. De son côté, Sahar Amer, une jeune universitaire égyptienne de culture française, actuellement professeur à l’université de Caroline du Nord (USA), montre (textes à l’appui) dans le livre qu’elle consacre à l’*Ésope* de Marie de France que les travaux consacrés jusqu’à présent à cet auteur ont systématiquement occulté le référent

arabe qui anime son œuvre. Pour réparer cet oubli, Sahar Amer aborde cet *Ésope* sous le double volet esthétique et interculturel : selon elle, l’originalité de ce recueil de fables réside dans ses sources d’inspiration, notamment la fable latine (le *Romulu Nilantiu*), qui est son fondement thématique, et la théorie orientale de l’interprétation exposée dans le recueil de fables arabes (*Kalilah Wa Dimnah*), qui tient lieu de fondement esthétique.

Servie par une langue cristalline, cette étude très documentée s’organise en quatre chapitres. Le premier pose le fondement de la thèse en exposant de façon rigoureuse les deux sources d’inspiration de Marie de France, le second étudie les quatre dimensions principales de la construction poétique et interculturelle de l’*Ésope*, plus précisément les innovations structurales introduites par Marie de France, la redéfinition de la notion de pédagogie, ainsi que la restructuration des rapports entre narrateur et lecteur. Les deux autres chapitres font respectivement l’analyse textuelle du bestiaire et de la représentation de la femme. Il s’agit donc d’une relecture de l’*Ésope*.

D’emblée, Sahar Amer inscrit son travail dans une approche qui conçoit l’écriture littéraire comme transculturelle et déconstruit par là même la thèse



eurocentriste des études médiévales. Mettant à profit son multilinguisme (arabe, français, latin, anglais), s'appuyant sur les travaux de Samir Amin (1998), Édouard Saïd (1978), Martin Benal (1987) et Maria Rosa Menocal (1982), Sahar Amer montre, à l'instar de Jack Goody, que l'opposition Est-Ouest ayant cours actuellement n'était pas de mise au Moyen Âge. Elle est une construction idéologique et historique qui a eu des conséquences néfastes dans l'histoire littéraire médiévale. C'est à une révolution dans l'enseignement des littératures médiévales qu'invite le travail de Sahar Amer, que l'on pourrait qualifier de roman d'apprentissage au sens où l'entend Todorov (1984). Car, selon Sahar Amer, *«si l'idéologie du critique dicte la lecture, les interprétations et éventuellement l'écriture de l'histoire, c'est*

l'idéologie aussi qui, seule, pourra conduire à une relecture, une réinterprétation, une réécriture et un réajustement des perspectives sur le passé médiéval. (...) En mettant l'accent sur le multiculturalisme qui, sans doute, est un des traits les plus caractéristiques du Moyen Âge, les études médiévales pourront à la fois faire face à la crise actuelle des universités, enrichir notre état de connaissance sur le passé, construire des ponts culturels avec les différentes voix de l'Europe aujourd'hui et revendiquer, éventuellement, une pertinence à la communauté politique mondiale.» ✱
B. M.-M.

Yves Lacoste
Ibn Khaldoun,
naissance de l'histoire,
passé du tiers-monde
La Découverte/Poche,
1998, 279 p., 69 F

➤ Il s'agit là de la réédition d'un classique paru en 1966 et devenu introuvable depuis. Précurseur du matérialisme historique et, sur le plan économique, de la théorie de la valeur travail, Ibn Khaldoun marque *«l'apparition de l'Histoire en tant que science»*. L'historien maghrébin, qui vécut au XIV^e siècle, développe une conception du monde

non seulement synthétique et dynamique mais aussi et déjà dialectique : *«Il ne considère pas l'ensemble de la réalité comme une accumulation accidentelle d'objets isolés et indépendants mais comme un ensemble cohérent de phénomènes, liés organiquement les uns aux autres, qui se conditionnent nécessairement et réciproquement. (...) Cette combinaison est soumise à un processus non moins complexe d'évolution.»*

Yves Lacoste livre ici une analyse extrêmement fouillée et pointue de la somme khaldounienne. Dès les premières pages, il balaie ce qu'il appelle la présentation *«schématique»*, *«caricaturale»*, voire *«erronée»* de la théorie selon laquelle Ibn Khaldoun ferait de l'opposition entre sédentaires et nomades le moteur de l'évolution historique. C'est une exégèse autrement plus complexe que livre Yves Lacoste. *«Ibn Khaldoun permet de comprendre que l'essor économique et social du Maghreb a été paralysé non par des facteurs extérieurs ou fortuits mais par des causes internes ; il s'agit d'un blocage structurel qui tient (...) au maintien de la prépondérance des structures tribales et à ses deux corollaires : l'impossibilité d'une appropriation privative des moyens de production et l'incapacité des privilégiés à se constituer en une classe nette-*

ment individualisée et à placer la population dans un état de dépendance durable.”

Le pivot de cette analyse est la notion d'*asabiya*, qui bénéficie ici d'une étude approfondie. Indissociable du phénomène tribal, l'*asabiya* est une combinaison complexe d'éléments, une organisation politique particulière étrangère à l'égalitarisme tribal. Si la solidarité tribale demeure indispensable, l'émergence d'un chef capable d'asseoir son autorité sur les hommes et sur les biens en marque la spécificité. L'*asabiya* “correspond à un état donné des structures politiques et sociales de la tribu, état correspondant avec un certain niveau de développement économique. L'*asabiya*, forme de la démocratie militaire, apparaît lorsqu'une aristocratie de fait est en mesure de se constituer au sein d'une communauté tribale.”

Pour Ibn Khaldoun, le moteur de l'évolution historique ne serait pas l'opposition entre tel ou tel genre de vie, entre tel ou tel groupe humain (sédentaire contre nomade ou arabe contre berbère) mais la présence ou l'absence au sein de la tribu de cette *asabiya*, c'est-à-dire, à terme, la possibilité ou non de bâtir un empire. Mais, paradoxe : “L'apparition de l'État, grâce à la victoire d'une tribu conquérante, implique la dislocation de sa structure tribale. C'est cette contradiction interne qui provoque la faiblesse congénitale des États nord-africains. Le concept d'*asabiya* est donc éminemment dialectique. Moteur du devenir de l'État, l'*asabiya* est ruinée par la réalisation de l'État.”

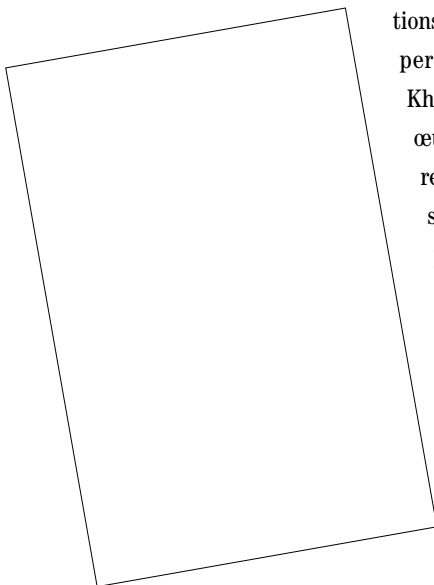
Yves Lacoste n'hésite pas à interroger, à fournir des réponses et des éclaircissements aux zones

d'ombre et aux contradictions, comme ce distinguo perceptible chez Ibn Khaldoun entre son œuvre historique, rigoureuse et scientifique, et sa conception philosophique du monde qui, loin de le rattacher à une tradition rationaliste de l'islam, en ferait plutôt un dévot, voire un obscurantiste.

Pour montrer le génie de l'au-

teur des *Prologomènes*, Yves Lacoste retourne parfois l'argument. Lorsque Ibn Khaldoun cède à une subjectivité inaccoutumée sous sa plume pour éreinter les populations urbaines et les rendre responsables *in fine* de l'échec des tentatives de centralisation, l'auteur de cette biographie écrit : “Le réquisitoire qu'Ibn Khaldoun ouvre avec des arguments subjectifs à l'encontre des citadins n'est pas une tache dans sa pensée scientifique, mais c'est peut-être en réalité l'une des preuves de son génie.” Le “génie” est ici l'intuition qu'aurait eue Ibn Khaldoun de la nécessité de voir émerger au sein des populations urbaines une “bourgeoisie”, une opposition de classe entre l'aristocratie tribale et les grands marchands. Ce concept de bourgeoisie n'était bien sûr pas formulable à son époque. Embryonnaire en Europe, cette classe, compte tenu des rapports de production – l'absence d'antagonisme entre tribus et marchands – et du contrôle des moyens de productions par les seules communautés tribales, était inexistante en Afrique du Nord.

L'œuvre d'Ibn Khaldoun représente encore aujourd'hui un apport important à la compréhension de ce que, dans les années soixante et soixante-dix, il était convenu d'appeler le



“sous-développement” puisque, pour l’essentiel, les structures étudiées par l’historien médiéval ont perduré jusqu’au XIX^e siècle.

Si l’analyse khaldounienne permet d’évacuer l’axiome qui fait de la religion musulmane un frein au développement, sa méthode, rigoureuse et scientifique, le rend suspect aux yeux des courants islamistes radicaux. C’est entre autres pour s’opposer à cette entreprise de dénigrement qu’Yves Lacoste a accepté de republier ce livre : il importait de “ne pas laisser les islamistes dénigrer l’œuvre d’Ibn Khaldoun et détruire ainsi l’un des rares ‘ponts’ de discussion entre intellectuels français et arabes sur le destin de leurs sociétés”.

M. H.

ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Ahmed Boubeker

Familles de l’intégration

Les ritournelles

de l’ethnicité en pays jacobin

Stock. 1999. 335 p.. 120 F

➤ La famille serait-elle devenue l’un des ultimes recours pour maintenir un minimum de cohésion sociale tandis que toutes les politiques publiques visant à l’intégration auraient démontré leurs limites ? Ces dernières années, tous les observa-

teurs font remarquer que la famille joue un rôle d’amortisseur de la crise, notamment à travers la prolongation de la durée du séjour des jeunes chez leurs parents, et cela alors même que l’autorité parentale bat de l’aile. Mais justement, voilà que la restauration de cette autorité devient un corollaire de la restauration de l’autorité de l’État, dès lors que les hussards de la République peinent à assumer leur mission d’éducation et de police face à la montée des “incivilités” des “sauvageons”.

Plutôt que de s’interroger sur leurs propres pannes, les machines à intégrer reportent sur la démission parentale la responsabilité de ces échecs. L’actualité récente nous apprend que la justice a condamné une mère de famille pour “défaut d’éducation” de ses enfants multirécidivistes. Encore s’agissait-il d’une Française du “quart-monde”, comme on dit. La responsabilisation des familles proclamée par nombre d’édiles sous les hospices d’un “droit d’ingérence sécuritaire” renvoie en termes à peine voilés aux parents immigrés. La menace de couper les allocations familiales vise bien évidemment en premier lieu les immigrés qui, dans l’imaginaire public, se reproduisent comme des lapins pour abuser des deniers du contribuable, et qui sont incapables de tenir leurs enfants.

Même des rapports du Haut Conseil à l’intégration considèrent que “les cultures maghrébines apparaissent caractérisées par des traits tels que la trop grande liberté laissée aux enfants”⁽¹⁾...

Comme il semble déjà loin le temps où les institutions prétendaient remplacer les parents pour “faire France” avec les Beurs, ces enfants d’immigrés qui ont eu la chance d’aller à l’École de la République. Certes, ces derniers sont devenus Français. Mais quelle ingratitude ! Les Beurs, garçons et filles, renouent avec leurs parents dans l’espoir de réinventer une personnalité collective édifiée non plus à partir d’un reniement, mais d’un aménagement subtil des espaces entre normes familiales traditionnelles et aspirations à la liberté individuelle. Ils récusent “l’injonction paradoxale” qui d’un côté tend à pénaliser les parents et, de l’autre, oppose première et deuxième génération dans l’optique de faire porter aux enfants, et notamment aux jeunes filles, une conception “moderne”, laïque et libérée de la famille. Le devoir de solidarité familiale redevient plus important que les autres obligations, y compris, bien souvent, les obligations civiques et patriotiques. “La problématique de l’identité familiale n’est pas celle d’un choix d’allégeance citoyenne, mais

celle de la transmission d'un enracinement dans deux espaces locaux, et des savoir-faire permettant de les mettre efficacement en relation. La force du lignage, comme source de définition des identités et système d'organisation des relations sociales, c'est précisément qu'il offre des ressources culturelles, économiques et relationnelles qui peuvent être exploitées pour contourner les logiques institutionnelles et les pressions idéologiques exercées par les États-nations."⁽²⁾ On est aux antipodes de la "désintégration à la française" invoquée par Olivier Todd dans le *Destin des immigrés*, qui passerait par "la destruction de leur système familial traditionnel, processus dont le cœur est la désorganisation du rapport

parents-enfants". C'est à la découverte de la recomposition de ces familles immigrées à contre-courant des idées reçues que nous convie Ahmed Boubeker, avec une étonnante liberté de ton quant à l'appréciation des discours publics. En effet, son travail résulte d'une commande publique du Fonds

d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles (Fas), et il a dû tirer la substantielle moelle de plusieurs études réalisées par cet organisme. Or l'auteur constate derechef qu'on les connaît très mal, ces immigrés et ces familles, alors même qu'ils sont sous les feux de l'actualité. Et pour cause : "L'immigré, sujet du discours, disparaît toujours derrière le problème de l'observateur. Problème de l'homme politique, du journaliste ou du sociologue. Problème de n'importe qui."

L'auteur fait sienne "une nouvelle lecture de la ville où le migrant peut enfin se libérer de sa défroque de créature captive des lieux communs officiels, pour apparaître, tel qu'en lui-même enfin, dans ses rôles et statuts sociaux multiples. Car la ville est aussi un espace de

communication équivoque où la magie du secret permet de s'opposer à l'obscénité du stéréotype." Citant Alain Battégay, son compère en anthropologie urbaine, il affirme que "le regard scientifique doit lui-même pouvoir se déplacer". Travaillons notre propre regard, comme acteurs et comme observateurs, telle semble être la devise d'Ahmed Boubeker, qui s'identifie pleinement à l'objet même de sa recherche. En conséquence, il nous invite aussi à parcourir ses propres lieux de mémoire, à commencer par le "quartier cousin" de Saint-Chamond. Au-delà du retour nostalgique sur le "bled retrouvé", nous découvrons ensemble qu'un "cousin" de la grande famille de Zemmoura en Kabylie a racheté le château des anciens maîtres des forges, et que les liens de "cousinage" peuvent aussi servir de tremplin à une dynamique économique d'entreprise. Belle revanche pour l'immigration et ses damnés de l'usine. Bel exemple aussi de réappropriation d'un patrimoine local de l'histoire ouvrière qui permet d'envisager une mémoire vivante de l'intégration collective en actes.

✱

M. H. A.

1)- Jocelyne Streiff-Fenart, *Familles maghrébines immigrées : transmission intergénérationnelle, redéfinitions identitaires et insertion sociale*, Fas, décembre 1996.

2)- *Ibid.*